

Mythologie des songes

FRÉDÉRIC TRISTAN



es aquarelles de Giovanni Tamburelli sont semblables à ces pastilles japonaises qui, dans l'eau, se changent en un merveilleux théâtre de fleurs. Ici les fleurs appartiennent au rêve, à l'enfance, à un autre éveil, et prennent la forme d'oiseaux escargots, de dromadaires à tête de femme, d'autruches couronnées de ramures, et de poissons aux ailes membranées. Oh, ils viennent de loin, ces hybrides! Mélusines, basilics, dragons, centaures, sphinx, sirènes ou cynocéphales, ils ont parcouru toute l'histoire des hommes sous le couvert de légendes, des grottes ancestrales au cinéma américain en passant par les psautiers ou les évangéliques médiévaux, les Bouches d'Enfer, le *Buch der Natur* de Megenberg, l'*Hortus Sanitatis* de Meydenbach, les monstres de Munster, Bosch, Pierre Brughel, Pieter Huys ou Grünewald, parce que, tout simplement, c'est au cœur de l'homme, et nulle part ailleurs, que l'extraordinaire s'accomplit en exorcisme. Tels sont la nécessité et le pouvoir de la fable.

Or ce n'est pas un hasard si, lorsque le monstre descend du septentrion au midi, il abandonne ses démons grotesques ou freudiens pour recouvrer une innocence originelle, thanatos au regard pierreux de gorgone renvoyé poliment à ses soutes. Le dragon farceur d'Uccello possède des ailes empruntées aux papillons.

Aussi le bestiaire de Tamburelli, plutôt que des abîmes de la nuit, s'échappe-t-il de l'aube en ces instants prestigieux et délicats où les formes et les règnes ne sont pas encore définis par la prétention du jour. D'où la fraîcheur de cette imagerie joyeuse de l'origine où, comme par jeu, des centaures se mettent à guerroyer contre des hydres improbables, où hermès est convoyé par des poissons volants, où un musicien se prend à souffler dans une trompe serpentine aux traits hilares. Les chevaux à roues viennent tout droit des jouets d'enfance, même s'ils se font un discret écho du Tétramorphe et de son Char. Car ici tout bouge, tout roule, tout vole en un élan enthousiaste qui, ni naïf ni sérieux, coule de source.

Symboliser une telle poésie serait la figer très en deçà de l'Outre-Réel qu'elle nous dévoile sans fausse manière. La simplicité de son trait et ses couleurs est garante de sa justesse. Néanmoins, selon l'expression de Jarry, une pudeur si maîtrisée "ne veut pas rien dire". Il suffit de scruter l'œil de tel cheval ou de telle jongleuse. Ce regard tendu et comme surgi de la masse interroge l'Inconnu avec ardeur. Les *lügendichtungen*, ces poèmes qui mentent, sont ceux qui, grâce à un trompe-l'œil, débusquent la vérité. Ainsi un homme coiffé d'une carpe, d'un doigt sur la bouche du poisson, impose le silence au muet, conférant un sens au mutisme – et à l'absurde! Il n'est, en effet, que le merveilleux pour pénétrer le mystère et en être pénétré.